ACTES SUD junior



ANTOINE
DOLE

UENO PARK



“À la sortie de la gare, Ueno Park n’est qu’à quelques minutes. Un cerisier immense accueille les visiteurs. Un éclatement de douceur contre le paysage de béton froid.

Vu d’ici, Tokyo n’est plus cette capitale immense qui mâche les corps et les recrache. Cette ville qui m’a tant fait peur ces derniers mois semble retenir son souffle. Tout au long du trajet qui m’a menée ici, j’ai la sensation d’avoir marché sur la pointe des pieds, en effleurant à peine le sol. À chaque pas, mon coeur sur le point de lâcher.”

Huit adolescents. Huit voix. Ils ne se connaissent pas mais ont en commun de rejeter les codes traditionnels de a société japonaise. Tous aissent entrevoir un furieux besoin d’imposer leur trace dans ce monde. À Ueno Park, ils vont se trouver réunis pour Hanami, le spectacle de l’éclosion des cerisiers.

UENO PARK

ANTOINE DOLE

ACTES SUD junior

L'AUTEUR

En 2014, Antoine Dole est entré dans le catalogue d'Actes Sud Junior avec *Ce qui ne nous tue pas* (collection "Roman Ado") suivi de *Tout foutre en l'air* (collection "D'une seule voix"), de deux "Premiers romans" et d'un album remarqué, *Le Monstre du placard existe et je vais vous le prouver !* Son dernier "Roman Ado", *Naissance des cœurs de pierre*, a obtenu une mention spéciale du prix Vendredi 2017.

NOTE DE L'AUTEUR

De mes différents voyages, le Japon a été l'un des plus grands lieux de découvertes et de mystères pour moi, qui ne connais pas sa langue. Comprendre et ressentir le Japon, c'est aussi se familiariser avec des lieux, des noms, que vous trouverez au fil de ces pages :

Hanami : Hanami est une tradition qui s'étend du mois de mars au mois d'avril, pendant laquelle Japonais et touristes se pressent dans les parcs pour observer et contempler la floraison des cerisiers japonais. C'est un rituel attendu, festif, qui anime les différentes régions au fil des semaines.

Sakura : Le *sakura* est l'autre nom que l'on donne au cerisier japonais. C'est un cerisier qui ne produit pas de fruits, mais des fleurs rose pâle très délicates et fragiles, qui ne fleurissent que quelques jours ou semaines, avant de laisser place à de magnifiques feuilles vertes.

Harajuku : Harajuku est un quartier appartenant à l'arrondissement de Shibuya, situé dans l'ouest de Tokyo. On y trouve la célèbre rue Takeshita-dōri, un condensé de l'effervescence tokyoïte dans tout ce qu'elle a de plus coloré et extravagant. On peut y découvrir une jeunesse libre et qui impose ses propres codes.

Les *dango*, les *dorayaki*, les *onigiri*, tout comme les *mochi* et autres mets cités dans ce texte sont des plats ou des friandises japonais que je vous invite à découvrir pour prolonger le voyage auquel ce texte vous invite…

AYUMI
あゆみ

Station Ueno. À la sortie de la gare, on aperçoit dans les hauteurs quelques branches d'arbres qui griffent le gris du ciel. De minuscules touches roses viennent aussitôt panser ces plaies qui déchirent les nuages. Des pétales, comme des points de suture sur la grisaille. C'est ce que je suis venue chercher, aux premières heures du jour. D'ici, je peux entendre les battements de cœur de la ville, l'énergie qui l'anime et tout ce qui la rend vivante.

Les odeurs de curry et de *dashi* recouvrent lentement celle de la bruine matinale sur le trottoir, tandis que les échoppes se préparent à l'ouverture. J'avance en regardant mes pieds. Un enchaînement de petits pas entre les taches d'ombre et de lumière qui se dessinent au sol. Dans le train que j'ai pris pour venir, une femme m'a dévisagée avec insistance. Elle devait être surprise que je ne porte pas l'uniforme d'une école alors que la rentrée scolaire a eu lieu il y

a quelques jours. J'ai tourné la tête pour regarder au loin, à travers la vitre. Chez moi, on garde nos cris et nos secrets au fond de soi.

Ueno Park n'est qu'à quelques minutes de la gare. Je prends une grande inspiration et, avec elle, mes semelles avalent les derniers mètres pour me mener jusqu'à la grande place. Un cerisier immense accueille les visiteurs, à l'entrée du parc. Son tronc noir se tend vers les bâtiments du quartier comme pour leur dire de reculer, tandis que les fleurs sur ses branches se déploient dans le ciel, prêtes à s'envoler. Un éclatement de douceur contre le paysage de béton froid. Je me retourne. Vu d'ici, Tokyo n'est plus cette capitale immense qui mâche les corps et les recrache. Cette ville qui m'a tant fait peur ces derniers mois semble retenir son souffle. J'entends sa voix au loin, les bruits de la rue se mélangent pour faire parler Tokyo. Mais qu'a-t-il à me dire ? Et après tout ce temps, suis-je encore capable de l'écouter et de le comprendre ? Ce matin, je suis partie avant que mes parents ne se réveillent. Je ne voulais pas qu'ils insistent pour m'accompagner. Tout au long du trajet qui m'a menée ici, j'ai la sensation d'avoir marché sur la pointe des pieds, en effleurant à peine le sol. À chaque pas, mon cœur sur le point de lâcher.

Dès l'entrée du parc, les lanternes en papier courent déjà sur les fils tendus au-dessus de ma tête. Elles

guident mes pas et ceux de quelques curieux matinaux le long d'un grand escalier. Je ne réfléchis pas. La somme d'actions est bête et mécanique. Une marche après l'autre, malgré les jambes qui tremblent. En haut, je reconnais les longues allées du parc, de chaque côté les arbres se répondent, entremêlant leurs branches jusque dans le ciel. Une douceur tranquille m'envahit en même temps qu'un parfum. C'est familier, cette odeur aussi sucrée qu'amère. Lorsque j'étais enfant, nous venions ici célébrer Hanami, en famille. C'étaient les rares moments où je voyais mes parents rire et échanger des gestes tendres. Les verres de *sakura saké* qu'ils buvaient n'y étaient sans doute pas pour rien. Des élans tièdes qui se dissipaient dès le lendemain pour redevenir la routine froide de notre foyer. Assis dans le parc, nous attendions l'éclosion des bourgeons, les uns serrés contre les autres sur la grande bâche bleue. Ce moment, c'était celui où nous ne faisions qu'un. Pas seulement mon père, ma mère et moi, mais tous les gens autour de nous qui l'avaient espéré. La foule réunie n'était plus qu'une grande famille. Après le sud du pays, c'était à notre tour de recevoir ce cadeau dans le Kantō. La floraison des cerisiers était une fête. Mais les fleurs, même les plus belles, finissent par se faner. Les souvenirs, aussi. Vient toujours l'instant où l'on se demande si ces émotions ont vraiment existé et pourquoi, alors, il n'en reste plus rien.

Il est tôt et les touristes n'ont pas encore envahi les allées du parc. Bientôt, ils se presseront par milliers pour admirer les cerisiers en fleurs et les photographier. Je n'ai jamais compris ce que ça signifiait pour eux. Dans leur bouche, nos traditions ne semblent être que des éclats de voix et des rires au goût de pâte de haricots rouges.

Pour le moment, les sans-abri errent encore entre les arbres avant d'aller s'effacer dans les méandres des rues. Quelques secondes, à peine, et ils auront disparu dans la foule anonyme des *salarymen*, emportant leur détresse là où personne ne pourra plus la voir. Il n'y aura alors, pour seule preuve de leur existence, que les abris de carton et de toile abandonnés. C'est si simple de sortir du décor quand personne ne vous cherche plus. J'en sais quelque chose.

Je serre contre moi le *bentō* que j'ai préparé, emballé dans un carré de tissu. C'est maman qui m'a appris à le nouer correctement quand j'étais petite. J'imagine qu'elle pense que j'ai oublié ces moments discrets, lorsqu'un peu d'elle devenait subitement un peu de moi. Mais l'empreinte de ses coutumes et de ses gestes est restée. Je ne voulais pas venir ici les mains vides et me tenir là, en flottement, alors j'ai préparé ce repas. Il m'a surtout aidée à occuper mes pensées cette nuit, quand je ne trouvais pas le sommeil et que ma décision de sortir me paraissait soudain irrépressible.

Je suis allée à la cuisine sur la pointe des pieds. J'ai pris soin de tailler le chou en fines tranches avant de le hacher lentement. J'ai découpé des cubes de patate douce et de *kabocha*. Et puis j'ai râpé du *daikon*. Là encore, c'est maman qui m'avait montré les bons gestes. Le riz d'un côté et quelques lamelles de porc. Maman ne m'en voudra pas d'avoir pris les dernières. Il fallait que ce soit un beau *bentō*, même si je sais que je ne mangerai pas tout. Je voulais faire ça bien. Quand j'ai eu fini de tout ranger, je suis allée à la fenêtre. À la surface du fleuve Sumida scintillaient les derniers rayons de la lune, juste avant ce moment où le soleil perce l'obscurité d'une lumière orangée. J'ai fait le décompte dans ma tête, une nouvelle fois.

Cela faisait exactement deux ans, trois mois et vingt-neuf jours que je n'étais pas sortie de l'appartement.

Devant moi, à perte de vue se déployait une vision de Tokyo qui ne voulait plus rien dire. C'était comme regarder le fond d'écran de mon ordinateur, l'image d'un lieu que je croyais connaître à force de le voir chaque jour mais dont je ne savais rien au fond. En deux ans, trois mois et vingt-neuf jours, j'avais perdu le fil de mon quotidien d'avant, les visages, les connaissances, les endroits que j'aimais. Les rues se mélangeaient dans mon esprit, un capharnaüm de souvenirs auquel rien ne redonnait de sens.

Mais je savais que ce matin, tout allait changer. J'avais pris ma décision. Quelques heures encore et